

LES LIVRES

LE PRIX SEVERINE

PAS SI CALME...

On sait que grâce à une Américaine, Mme Jorska, on pourra donner pendant quelques années, à une femme, un prix pour le livre pouvant le plus utilement servir la cause de la paix. L'an dernier, ce fut Marcelle Capy qui obtint le prix avec son livre « Des hommes passèrent... ». Cette année ce prix fut décerné à Miss Helen Zanna Smith, dont on ignore paraît-il la résidence actuelle. Voici comment M. Pierre Paraf, membre du jury de ce prix s'exprime à ce sujet dans la République :

Pas si calme... vient d'emporter le prix. Pas si calme (en anglais « Not so quiet », car c'est la traduction française d'un livre britannique assez mystérieux, puisqu'il est impossible d'en joindre l'auteur, que le jury couronna).

Trois petits mots, pleins de douleur et d'ironie, qui répondaient, dit-on, au fameux livre de Remarque A l'Ouest tout est calme.

Non, elle n'était pas si calme, en effet, la vie de cette infirmière volontaire qui abandonna le foyer douillet de Londres pour servir comme chauffeur d'ambulance automobile sur le front des Flandres. Quel tableau impitoyable de l'humilité, de la saleté, des dangers du métier contrastant avec l'enthousiasme factice de l'arrière! Sottise des supérieurs, vulgarité des camarades, incompréhension de tous, rien ne manque. Pas même parfois de temps à autre l'évocation délicate de la vie mondaine et familiale du Londres d'avant-guerre, qui forme avec la rude chanson du front un étrange chœur à deux voix. Rien ne manque, pas même l'aventure charmante d'une demi-nuit avec le solide et naïf sous-lieutenant qui part à son tour vers les contrées pas si calmes et dont la saine joie de vivre repose l'infirmière du pays de cauchemar auquel elle vient d'échapper.

Elle y retournera pourtant, parce que l'incompréhension de l'arrière la révolte et parce qu'il n'est pas d'autre moyen pour elle de procurer à sa sœur une petite somme indispensable. Elle y retournera, comme simple fille de cuisine, et mourra sous un clair de lune au printemps de 1918, réconciliée, résignée et, comme disait un jeune écrivain tombé lui aussi dans les tranchées, sans amertume, parce que sans espoir...

Monsieur Pierre Paraf parle ensuite des deux autres œuvres qui firent hésiter le jury tant elles parurent l'une et l'autre remarquables. Nous donnerons ici prochainement le compte rendu du *Stresemann*, d'Antonina Vallentin, que nous jugeons personnellement le plus intéressant des livres de l'année, le mieux fait peut-être pour nous faire comprendre nos voi-

transporte du train-hôpital aux camps. Les hommes, dans les ambulances, poussent des cris, mais cette lugubre procession garde un silence lugubre. Ils me font peur, ces muets, car ils vont peut-être rester avec moi toute ma vie, en bannissant toute beauté, jusqu'au jour de ma mort. Et, non seulement j'en ai peur, mais je les hais. Oui, je hais ces hommes mutilés qui ne me laissent pas dormir.

Oh! la beauté des hommes intacts, aux membres droits, dont le corps n'est pas déchiré par les shrapnells, dont les yeux ne s'emplissent pas d'horreur, dont la bouche sourit au lieu de ricaner douloureusement. Oh! la beauté et la merveille des hommes intacts! Baynton, jeune et fort, et droit, ses yeux sont-ils encore sereins et joyeux comme l'après-midi du concert au camp des prisonniers... ou bien se fixent-ils, sans voir, en quelque endroit du Pays Maudit, sa belle peau colorée d'un bleu immonde par le gaz empoisonné, son jeune corps brisé, dispersé et sanglant? Roy Evans-Mawnington... a-t-il encore ce visage souriant et vif du jour où il s'est fait photographe dans son uniforme de sous-lieutenant... ou bien le sourire s'est-il glacé sur des lèvres incrédules?

Oh! la beauté des hommes intacts et robustes! Connaitrai-je jamais un amant jeune et fort, et que la guerre n'aura pas touché? dont les yeux n'auront jamais vu ce que mes yeux ont vu? Connaitrai-je un jour un amant dont les yeux reflèteront mon image sans que se dresse entre nous l'ombre de la guerre? dans les bras de qui j'oublierai les hommes mutilés qui passent devant moi en parade sans fin, dans les ténèbres d'avant l'aube, quand je pense et repense, parce que la procession ne veut pas me laisser dormir?

Qu'advient-il des femmes comme moi, quand cette guerre sera finie? si elle finit jamais. J'ai vingt et un ans, et je ne connais de la vie que la mort, la peur, le sang, et la sentimentalité qui exalte ces choses au nom du patriotisme. Je vois ma propre mère qui, stupidement, délibérément, bien qu'inconsciemment, — car c'est une bonne femme — encourage les fils des autres femmes à tuer leurs frères; je vois mon propre père, une douce créature qui ne voudrait pas faire de mal à une mouche, applaudir le savant qui invente le plus récent et le plus sûr moyen mécanique pour écraser des vivants comme lui en bouillie par milliers. Et ma génération contemple cela et s'étonne de cette folie aveugle... impuissante à faire entendre sa jeune voix au-dessus de la clameur insensée des aînés qui crient : « Tue! Tue! Tue! » sans cesse.

Qu'advient-il des femmes comme moi quand la tuerie sera terminée et que la paix viendra... si elle vient jamais? Qu'attendront-ils de nous, ces aînés qui nous ont envoyées ici pour combattre? N'ont-ils pas vu que nous sommes des femmes?

un cœur de l'air...
réconciliée, résignée et, comme disait un
jeune écrivain tombé lui aussi dans les
tranchées, sans amertume, parce que sans
espoir...

Monsieur Pierre Paraf parle ensuite des
deux autres œuvres qui firent hésiter le
jury tant elles parurent l'une et l'autre
remarquables. Nous donnerons ici pro-
chainement le compte rendu du *Stre-
semann*, d'Antonina Vallentin, que nous ju-
geons personnellement le plus intéressant
des livres de l'année, le mieux fait peut-
être pour nous faire comprendre nos voi-
sins d'Outre-Rhin.

De l'autre ouvrage encore inédit : *Quand
les cœurs voudront*, de Marie Le Foyer.
M. Paraf fait un chaleureux éloge, et il
conclut sa chronique en des termes qui lui
gagneront le cœur et la reconnaissance des
féministes :

*La paix sera quand les cœurs voudront,
et les cœurs n'ont qu'à ressembler à ceux
de cette Française moyenne, de cette Alle-
mande moyenne du roman de Marie Le
Foyer. Un roman simple, populaire et clair,
comme ces campagnes de France qui lui
servent de cadre, et baigné de cette sensibi-
lité qui ne gênera que les snobs.*

*...Ne séparons donc point de l'œuvre amè-
re et puissante de la lauréate (il paraît que
la société anglaise la boude depuis sa trop
rude sincérité), ne séparons point, de Pas
si calme ces deux bons livres qui sont deux
actes de paix.*

*Et devant l'égoïsme et la sottise de ceux
qui refusent à la femme française les ar-
mes civiles et politiques et l'empêchent de
jouer pleinement son rôle à nos côtés pour
la bataille de la paix, anciens combattants,
mes frères, ne restons pas si calmes...*

On déclare généralement que les femmes
qui écrivent réussissent surtout quand el-
les se racontent elles-mêmes. Si Miss Helen
Zenna Smith a fait une œuvre aussi pro-
fondément émouvante, si elle a donné à
son héroïne ces accents désespérés, c'est
qu'elle a revécu à travers elle les heures
atroces passées au front.

C. B.

**
**

Et voici maintenant quelques extraits de
Pas si calme dont la traduction française,
due à Mme R. Brua, a paru aux éditions de
la Nouvelle Revue Française. Certains
pourront être choqués par quelques cru-
dités. Mais quelle nature énergique et pas-
sionnée se devine à travers ces lignes!

Chaque fois que je ferme mes douloureux yeux
rouges, une procession passe devant moi : hom-
mes mutilés, hommes sans bras ni jambes, hommes
gazés, toussant, toussant, toussant; hommes aux
terribles yeux embrasés, hommes à la tête et au
visage à demi emportés; hommes écorchés, sai-
gnants, avec la peau brûlée arrachée de leur face
renversée, à la torture, tous me regardent tandis
que je repose dans mon sac-à-puces, cherchant
le sommeil... Une procession sans fin d'horreur
qui ne veut pas me laisser de repos. J'ai peur.
J'ai peur de la folie. Y en a-t-il d'autres, dans le
dépôt, obsédées comme moi, comme la Punaise!
D'autres qui ne l'avouent pas, comme je ne veux
pas l'avouer, comme la Punaise ne l'avouait pas...
d'autres qui vivent dans un perpétuel enfer de
peur? Car j'ai peur de ces mutilés imaginaires
comme je n'ai jamais eu peur de ceux que je

canique pour écraser des vivants comme lui en
bouillie par milliers. Et ma génération contemple
cela et s'étonne de cette folie aveugle... impuis-
sante à faire entendre sa jeune voix au-dessus de
la clameur insensée des aînés qui crient : « Tue!
Tue! Tue! » sans cesse.

Qu'advient-il des femmes comme moi
quand la tuerie sera terminée et que la paix
viendra... si elle vient jamais? Qu'attendront-ils
de nous, ces aînés qui nous ont envoyées ici pour
combattre? Nous, jeunes filles bien gardées de
tout mal, qui sommes tombées en souriant, des
salons tendus de soie de nos villas, droit dans
l'enfer.

Qu'attendront-ils de nous?

Nous, qui, jadis, rougissions d'entendre parler
de l'enfantement, nous discutons maintenant de
ces choses aussi banalement qu'autrefois nous dis-
cutions la dernière pièce. Les histoires de mœurs,
chuchotées entre camarades, nous émeuvent bien
moins qu'un fromage nouvellement arrivé à la
cantine. La chasteté nous paraît simple perte de
temps, dans un monde où la jeunesse est si vite
anéantie. Qu'attendront-ils de nous, nos aînés,
quand la tuerie sera finie et que nous reviendrons?

Jadis, on ne nous permettait pas d'être dehors,
la nuit tombée, sans chaperon. Maintenant, nous
pouvons voyager toute la nuit, dans une contrée
solitaire, avec un homme, pourvu qu'il soit en
kaki, et que nous ayons ordre de le conduire.
Ces aînés voudront-ils nous ramener à nos habi-
tudes conventionnelles d'avant-guerre? Que diront-
ils si nous nous moquons d'eux, comme cela ne
peut manquer?

Je vois, dans les années qui viennent, les vieux,
dans leurs fauteuils, nous vilipendant féroce-
ment parce que nous aurons abandonné la gentillesse
et la douceur de nos mères et de nos grand-mères;
nous grondant parce que notre langage ne sera
pas celui de femmes bien élevées; nous accusant
de mœurs licencieuses, quand nous userons de
l'amour comme d'une drogue d'oubli, parce que
nous nous serons habituées à prendre ce que la
vie nous offre, tant que nous sommes encore vi-
vantes pour le prendre... tout cela, je le vois bien
clairement. Mais ce que je ne vois pas, c'est la
pitié et la compréhension pour la femme frappée
par la guerre, et qui sacrifia sa jeunesse sur l'au-
tel d'une guerre dont elle n'était pas responsable,
d'une guerre provoquée par les vieux, et faite par
les jeunes, tandis que les vieux regardent et ap-
plaudissent et encouragent. Nous feront-ils misé-
ricorde, ces critiques de fauteuil, une fois nos
uniformes usés, et usée la légende de l'héroïne
de guerre. Je vois bien des choses, mais cela, je
ne le vois pas.

Et les prochaines générations, nos frères et nos
sœurs plus jeunes, élevés dans une atmosphère
de sang et de haine... je les vois durs, insensibles,
froids... sans émotion, sans amour, épris d'analyse
cruelle, rapaces pleins de rancunes contre
nous qui avons voilé l'attention due à leur
enfance, assommés par la guerre, et par les gens
qui ont fait la guerre, s'emparant, sans nous dire
merci, d'une liberté que nous aurons payée si
cher... Je vois tout cela, tandis que défile ma
procession d'hommes déchirés, aux yeux terribles,
dans les froides heures noires qui précèdent l'aube.

HELEN ZENNA SMITH.